

Marc DENEYER

www.marcdeneyer.com

Marc Deneyer est né à Bruxelles en 1945. Il vient tardivement à la photographie après quelques années passées comme musicien et dessinateur de presse. Il vit et travaille aujourd'hui en France près de Poitiers. Il se tourne rapidement vers le paysage et la nature qui vont représenter l'essentiel de ses centres d'intérêt. Photographe reconnu, il rapporte de ses voyages (du Groenland à la Toscane, de l'Écosse au Maroc et au Japon) des images et des textes qui racontent sa recherche d'une pure lumière



et de lieux immémoriaux. Depuis 1984, Deneyer expose un peu partout en Europe et au delà (Institut français de Naples, The Photographer's Gallery à Londres, galerie du Château d'Eau à Toulouse, Galerie Camera Obscura à Paris, Institut français de Tokyo, Sapporo...). En 1985 il publie Paysages, éditions du Frac Poitou-Charentes/La Différence. En 1986 il participe à la mission de la Datar puis de 1987 à 1990 à la mission photographique Les Quatre Saisons du Territoire. Il publie Illulissat : Journal de voyage en 2001 et Kujoyama, un Japon sans été en 2005 aux éditions Le Temps qu'il fait. En 2007 il publie Littoral/Rivages de Charentes (éditions Filigranes).



[...] Une mesure dans les basses lumières, une mesure dans les hautes lumières. Et comme on dit dans ces cas-là : je pose pour les ombres et je développe pour les hautes lumières. Ajustant soit l'un soit l'autre selon mes besoins. Je me «contente» de toutes les lumières. Simplement je sais qu'elles racontent des choses différentes. Le mystère, l'étrangeté par exemple, pour les brouillards et la neige qui tombe, l'éclat pour le plein soleil et les ciels très purs lavés par le vent. [...]



Extrait d'interview de Marc Deneyer, source : http://www.galerie-photo.com/marc_deneyer.html

Claude PAUQUET

www.claudepauquet.fr

Claude Pauquet est né le 21 janvier 1954 à Montmorency (Val d'Oise), réside près de Poitiers. Son travail est distribué par l'agence VU à Paris.

Claude Pauquet est président d'honneur des ateliers d'artistes de la Ville de Poitiers de 2007 à 2009.

Au début des années 80, il participe à des stages menés par Claude Dityvon, Guy Le Querrec et Gary Winogrand.

Après avoir longtemps photographié les thèmes de la musique, de la fête ou du reportage de rue, il travaille maintenant en grand format et poursuit une recherche sur l'identité du paysage, sa transformation et l'observation du territoire social en développant des projets personnels au long cours : le paysage de bordure de routes nationales en France, une recherche autour du sanskrit dans un village en Inde du sud, une série le long du littoral français entre Hendaye et Bray-Dunes ou enfin un travail qui vient d'être publié sur l'histoire de la déportation de sa mère, en parcourant son itinéraire depuis le Fort de Romainville jusqu'à Auschwitz-Birkenau, Ravensbrück et Mauthausen.

Il interroge le champ de deux des principaux aspects de la photographie actuelle, le territoire et le portrait.

Il collabore également avec la presse (Libération, Le Monde, Télérama et l'Actualité Poitou-Charentes).



Qu'est-ce qu'une bonne photographie pour vous ?

Je pratique par soustraction. La bonne photographie, c'est celle où l'on ôte ce qui fait défaut...

A force de chercher les recettes d'une bonne image, je me rapproche de l'image qui m'intéresse lorsque j'enlève les éléments perturbateurs, le trop de narration ou d'anecdotique, la lumière trop dure. J'essaie d'être plus libre, d'aller vers le simple, d'être à la bonne distance. [...]



Extrait d'interview de Claude Pauquet, source : <http://www.galerie-photo.com/claude-pauquet.html>

Claude Pauquet intervient régulièrement (conférences et animation d'ateliers) à l'université de Poitiers, dans les IUT d'Angoulême et de Châtelleraut.

Il a participé au projet «Des Clics et des Classes», présenté à Arles aux Rencontres de la photographie de l'été 2009.



Exposition présentée dans la salle d'exposition des Musées de Cognac
48 bd. Denfert-Rochereau, 16100 Cognac

19 novembre 2009 - 10 janvier 2010

Entrée libre - tous les jours (sauf le mardi) de 14h à 17h30.

www.musees-cognac.fr



M
a
r
c
D
E
N
E
Y
E
R



C
l
a
u
d
e
P
a
u
q
u
e
t



Au delà du paysage...

Marc DENEYER / Claude PAUQUET

PHOTOGRAPHIES

19 novembre 2009 / 10 janvier 2010



Cette exposition est l'aboutissement d'une mission photographique soutenue par la Région Poitou-Charentes et confiée à deux photographes : Claude Pauquet et Marc Deneyer.

Claude Pauquet s'est attaché à rendre compte des territoires en mutation : urbains, péri-urbains et habités, Marc Deneyer, à rendre compte de la richesse des paysages naturels ainsi que des lumières qui les animent.

L'ensemble du travail circule dans les différents départements qui composent la région. Avant Cognac, il a déjà été présenté à Saintes et à Poitiers. Puis il sera exposé à Niort en 2010.

Trop souvent le paysage naturel est perçu comme le décor d'un spectacle, comme l'esquisse sur fond de laquelle viennent se donner nos divertissements, se recommandent-ils du profit ou de la sottise. Les nuages, les arbres, le vent et les astres ne tirent-ils leur grandeur que de la façon dont ils ornent notre indifférence ?



La nature semble désormais, le lieu possible de toutes les profanations. Ces piètres égards sous-estiment les liens qui unissent tous les règnes faisant du plus infime outrage perpétré envers la nature une injure plus cuisante envers l'être humain. La nature n'est plus notre ultime point de repère, elle est devenue un «cadre inévitable» à nos activités. Pour qui ne voit en elle que la scène familière de nos indignités, la terre est à prendre. Qu'en importe le prix !

Qui appréciera cependant ce que doit le jardinier à la pluie d'orage, le montagnard à l'âpreté de la paroi, le héros au péril surmonté ?

Poitou-Charentes n'a rien de la haute montagne, de l'infini d'un désert ou de la somptuosité d'un fjord. Poitou-Charentes est ce carré de paysage tout en mesure, en simple, en attendu. L'ennemi supposé de la surprise. Mais le photographe a appris à se méfier du «supposé» comme du «grandiose et de l'extraordinaire». Il y serait facilement submergé par la distraction et l'attrait des insistantes faveurs des «grands» paysages parcourus au fil de ses voyages. Si la nature m'émerveille là-bas, elle est capable ici, au seuil de ma porte, des mêmes miracles puisqu'en tout point de l'univers elle utilise les mêmes arguments.

Les mêmes forces, les mêmes courants sont en jeu.

Comme la magie des glaces du Groenland ou le rythme harmonieux des collines du Burundi, le marronnier qui fleurit sous mes fenêtres est une lettre du grand alphabet que pratique le monde.

Cependant, engagé dans le quotidien, je crois connaître, je crois savoir, me satisfaisant d'un «déjà vu» et... le marronnier de mes fenêtres fleurit en vain.

L'émerveillement s'est amenuisé parce que je comptais sur la capacité du paysage à me surprendre plus que sur la mienne à découvrir. Pourtant le moindre changement de point de vue, le plus léger mouvement m'enchanterait transformant à nouveau le connu en terre d'exploration. Parcourir à bicyclette cette lisière de forêt m'assurerait de perspectives nouvelles.

Sillonner à nouveau telle géographie familière sous une lumière de petit matin me garantirait des paysages inédits.

Plus proche encore. Attentif à une simple feuille que déroule le printemps je comprendrais avec quelle patience et quelle détermination la sève façonne les nervures. Leur parcours me rapprocherait de ceux que dessine le sang au revers de ma main, de celui de la sève encore profilant la silhouette d'un chêne, de ceux aussi que creusent les rivières dans le socle d'un pays.

C'est là précisément, dans le modeste du paysage, qu'il m'a paru bon de revenir au paysage de Poitou-Charentes tant de fois visité. Comme les nervures se distribuent sur le végétal, l'eau travaille le paysage lui ménageant avec discrétion méandres et vallées, lenteurs et précipitations. C'est là dans le secret de ses ravinements que j'ai souhaité revoir le visage de ce pays.

Un pays est aussi - surtout - lumière.

Lumières.

De l'épais au subtil. Nous l'observons sur l'arbre, la fougère, l'étang, les remous de la rivière, le coteau, la ligne d'horizon vibrant sous la chaleur alors qu'aussi elle réjouit les amoureux, invite au voyage, réveille les semences... Partout la nature vient à notre rencontre dans sa variété et son unicité. Point n'est besoin d'interroger longuement science ou philosophie pour ouvrir cette figure à l'ensemble des phénomènes jusqu'aux sphères les plus inaccessibles de l'esprit. Les images deviennent symboles et le paysage, ce que nous cherchons de nous-mêmes. Chaque élément n'est que la métamorphose d'un autre. L'océan diffère-t-il du vent qui soulève ses vagues ?

Marc Deneyer



Il en est des paysages comme des humains que l'on est amené à croiser.

De certaines personnes, il nous arrive de penser que même si nous ne les avons jamais vues, nous les connaissons ; du moins, avons-nous l'impression de les connaître... Parfois de longue date. Ils se présentent, tendent une main, offrent une joue lisse, ils sont rassurants. On sourit. Bien sûr, on les connaît. Pour un peu, on passerait sans les voir.

Et il se produit parfois une faille dans cette perception rassurante. Un détail. Nous ne l'avons pas enregistré au premier abord, il vient déparer l'ensemble. Le nez n'est plus tout à fait droit, le regard fuit, le sourire s'étire vers le bas du visage ; bref, nous étions dupes de cette apparence lisse qui rassure et calme notre curiosité trop souvent paresseuse. Sous l'apparente symétrie, le sage ordonnancement des éléments, la balance des masses, l'équilibre rassurant, il y a cette faille. Un dérapage dans notre perception. Encore un peu, on se froterait les yeux. Mais non ! Nous avons bien vu, finalement...

Ces paysages ordinaires, tellement ordinaires que nous les avons trop vus, nous ne les voyons plus. Ils font partie de notre univers mental, de nos habitudes, de notre représentation standardisée de notre monde. Nous passons. Et ils s'absentent du monde selon nous, celui que nous percevons. Ainsi, il y faut un œil averti pour nous aider à nous y retrouver, pour nous aider à les mettre en musique, à leur redonner sens.

Claude Pauquet nous aide à voir. A voir mieux, à revoir, plutôt. Et les photographies qu'il nous propose des paysages urbains me font penser à ce mot de Paul Valéry : « Une œuvre d'art devrait toujours nous apprendre que nous n'avions pas vu ce que nous voyons ».

Une des acceptions d'urbain, c'est-à-dire de « qui a les qualités de la ville », est celle, au sens figuré, de qui se montre « poli, de bon ton ».

On pourrait affirmer, en matière de provocation : les paysages de Pauquet sont trop polis pour être honnêtes ; pour exister, tout bêtement, bien honnêtement. Il y a dans les clichés du

monde -tel qu'il le voit et le capte- de ces fêlures qui dérangent la perception convenue que nous pouvons en avoir. Claude Pauquet nous empêche de somnoler, d'être des passants qui ne font que passer...

Premier indice de cette malignité des paysages qu'il photographie: l'homme est absent. La ville est désertée, Aurait-elle été abandonnée après une quelconque catastrophe ou rencontre sportive qui grouperait les habitants autour des téléviseurs ? Pourtant les traces de la présence humaine abondent, ici et là.



Ici, on a « anti-volé » un petit vélo peint de couleurs tendres au massif pilier d'un panneau de signalisation ; là, devant une porte de garage d'un lotissement flambant neuf, un squelette déformé de mobylette se tord sur le macadam, comme un avertissement. Il nous est rappelé que le neuf se périmite vite ; tel immeuble se détachant sur un ciel limpide, derrière l'abri doublé de grilles métalliques et de pots de fleurs naturelles, est promis à la casse dans un futur rien moins qu'incertain. D'ailleurs, des bâtis de fenêtres désarticulés s'entassent devant cet autre dont les ouvertures sont aveuglées... Ces images nous ramènent à une ville réduite à sa stricte expression minérale : béton, pavé, fer. Autres indices de cette humanité disparue, mais aussi attestée: le dérisoire, l'incongru, l'ironique.

Dérisoires, ces efforts pour vaincre la minéralité de la cité. Au pied d'un immeuble bleu un réduit humain, fleuri, abrité du soleil par un parasol, tente de recréer un Eden, un petit paradis tranquille, une variante du « do-mi-si-la-do-ré », gamme et emblème de la satisfaction béate du propriétaire.

Incongru, ce marquage au sol qui autorise le dépassement avec un arbre en son exact milieu ; ironique, cette ligne de fuite qui ordonne barres d'immeubles et voitures sagement rangées...

Désertés, dérisoires, incongrus ou ironiques, décidément trop étranges pour ne pas être urbains, les territoires de Claude Pauquet...

Pierre D'Ovidio
Ecrivain

